

que les bourades, a transformé la psychologie des nègres.

Le nègre se croit quelqu'un—il est bien le maître, tout proche, d'Haïti — le dit, et agit en conséquence. Pendant la saison des pluies pendant la moisson, il travaille : il est abrité et payé. Pendant la saison sèche, il gagne la *magtwa* (savane où il vit de la vie d'un coureur d'aventures, comme un Bas-de-Ouir des romans de Cooper ! Il est si doux d'errer loin des maîtres et des fonctionnaires espagnols, dans la magnificence d'une forêt vierge, où le gibier abonde, où l'on se rafraîchit à l'eau pure des sources.

Le nègre hait le blanc et pour cause. Des siècles et des siècles de tourmenteurs ont déchiqueté cette chair noire, et des siècles et des siècles de haines se sont entassés. Les pires horreurs ont eu lieu à la Havane. Planteurs, zébrant au fer rouge la peau de leurs esclaves ; femmes blanches, aux dents cariées faisant arracher les dents blanches de toutes les négresses de leur plantation ; familles débitées aux enchères publiques comme viande de bétail ! Mme Beecher-Stowe, dans sa *Casa de l'oncle Tom*, ne connaissait que les Etats-Unis. Qu'eût-elle écrit si elle avait connu Cuba.

Les nègres vivent à l'heure actuelle pour la plupart tranquilles, et point ennemis d'une douce gaieté. Leurs habitudes rappellent celles des singes. Le travail fini, ils chantent et dansent, s'éternisent en palabres rieurs. Le vieux, l'ancêtre *il santo*, le saint, comme ils l'appellent—parle de *là-bas*. *Là-bas* ? où ? Les jeunes pensent : *là-bas* ? il y a donc un *là-bas*, un au delà à *l'hacienda*, aux champs bordés de cafétiers aux baies rouges, à la forêt vierge enguirlandée de lianes ? *Là-bas*, *là-bas*, où ? Le vieux continue : " Il y a *là-bas* !..." Rêve d'un pays où le soleil brûle plus torride encore d'arbres si grands, si grands qu'on n'en peut faire le tour, d'un lac qu'on traverse, enchaînés par les hommes blancs, pendant des semaines et des semaines, dans une maison flottante, percée de trous par où l'on voyait de l'eau ! Et il vous semble entendre, à la veillée d'un soir d'hiver, une bonne grand-mère toute blanche, qui, aux têtes blondes penchées vers elle, raconte doucement, doucement : " Il y avait une fois un roi et une reine !..."

Dans ce même peuple, la superstition fait rage. Catholiques, les nègres le sont, en principe, mais fétichistes surtout, ayant gardé de leurs ancêtres, le culte de l'amulette, la crainte du sorcier. Ils ont

ou prétendent avoir des remèdes à tout, aux maladies mentales (!) comme aux physiques. Et il est curieux de voir " combien plus ça change, plus c'est la même chose " dans le cercle où éternellement tourne l'humanité.

Le nègre s'entendra facilement avec le maître blanc, si le maître blanc a pour lui des égards, de la sollicitude : il ne s'entendra jamais avec le métis. La hiérarchie dans une plantation est basée beaucoup moins sur l'habileté professionnelle que sur le plus ou le moins de " sang de couleur ", qui coulera dans vos veines. Au-dessus du nègre, le métis, au-dessus du métis le quarteron. Au-dessus du quarteron, le blanc. Jamais d'interposition dans les rôles. Les métis sont donc tout indiqués pour les emplois de chef d'ateliers, de contremaîtres, de surveillants. La fierté qu'ils ont de ces modestes fonctions est sans bornes. Il font semblant d'oublier et oublient parfois—O Cuba, pays du mirage !—que sous leurs ongles se trouve la bande plus ou moins noire, mais si caractéristique, du sang mêlé. Ils commencent rarement une phrase sans vous dire : " nous autres, blancs ! " Ayez l'air de le croire, ils vous en sauront un gré infini. Souriez-en ils vous garderont une dent... longue. Aussi bien est-il difficile, sous ces peaux hâlées par le soleil, de distinguer parfois les éléments typiques du noir. Les salons de Paris sont pleins de *Camitas*. Passe toujours le bout de l'oreille, et la Havane, où existe à un degré absolu le préjugé de couleur, leur ferme impitoyablement ses portes.

Les hommes-métis, dans les plantations, jouent " les mouches du coche et les croque-mitaine." Ils encouragent les travailleurs de leur présence, les stimulent de leurs injures et de leurs brutalités... mais ne font rien. Ils sont blancs, et ne travaillent pas, aux noirs de travailler. On peut difficilement se passer de ces métis. Où les blancs périraient, décimés par l'impitoyable *vomito*, les métis résistent.

A différentes reprises, j'ai causé avec des propriétaires de l'île. Ils ne tarissent pas sur la fertilité de Cuba. Du sol, du climat on peut tout attendre. Leur seul ennemi, c'est le régime fiscal qui les étrangle quand les moissons sont belles, les tue pour peu qu'un cyclone, de trop grandes pluies, ou la redoutable sécheresse aient diminué la production agricole. A Cuba, un pro-

priétaire doit payer à X, Y, Z, à propos de tout et tout le temps. Comme l'eau d'un vase brisé, les revenus s'écoulent par mille fêlures. En cas de refus, gare les vexations, gare les taquineries, la culbute fatale pour finir. Mieux vaut payer. Deux millions d'habitants, au plus, peuplent Cuba. Sans se donner beaucoup de mal, Cuba pourrait en nourrir quatre fois plus. Un dixième à peine du sol est défriché. Le centre de l'île, où la couche arable a plusieurs mètres de profondeur, est totalement inculte, géographiquement inconnu même ou peu s'en fait. Pas de routes. L'heureux à Cuba est le spéculateur et le fonctionnaire. Les familles aristocratiques de la Havane se vengent d'eux en ne les recevant pas. Ils deviennent cosmopolites.

Je n'apprendrai rien en disant que les plus grosses richesses de Cuba, " les deux mamelles " qui la font vivre, sont ses sucres et ses tabacs. Peut-être intéresserai-je cependant mes lecteurs en leur parlant du *Sugar-Trust*, syndicat américain des sucres. Le *Sugar-Trust* est la conception la plus merveilleuse que oncques yankees réalisèrent. Vous ramassez quelques centaines de millions et vous achetez, entre 3 et 4 francs les vingt-cinq livres, les sucres, tous les sucres des Etats-Unis. Reste à les vendre. La chose est aisée si on veut se contenter d'un bénéfice normal. Mais Jonathan ne veut pas l'entendre de cette oreille, il lui faut 200 pour 100. Que faire ? Bien simple : raréfier la marchandise ; les demandes dépasseront les offres ; les prix monteront, monteront. Mais pour raréfier la marchandise ? De plus en plus simple. Le plus grand producteur de sucre est Cuba, qui en donne 1,200,000 tonnes : si nous supprimions Cuba ? Toujours de plus en plus simple.—15 millions de dollars sont donnés à la *junta* révolutionnaire cubaine à New-York. Un mois après, les insurgés tiennent la campagne. Ils coupent les récoltes sur pied, fondent en caramels les stocks de sucre. Ils font ainsi leur jeu, qui est d'affamer l'Espagne en même temps qu'ils font le jeu de *Sugar-Trust*.

(A suivre).

D'après une statistique récente, les prisons locales en Angleterre contenaient 205,004 prisonniers, dont 155,555 hommes.

Ni pasteurisée, ni carburée, et exempte d'ingrédients nuisibles à la santé, la Bière de Labatt, de London, est la meilleure.